

## PAPIERS VOLÉS, PAPIERS NOYÉS

Il n'y avait pas dans toute la Bretagne de lieu plus redouté que le marais de Yeun Elez. Immense étendue verdâtre d'où s'élevaient une puanteur atroce et des miasmes de mort. Ici, disaient les Anciens en se signant, était la Bouche de l'Enfer... Pourtant ce matin-là, une silhouette s'y aventura, portant sur son dos un étrange fardeau, mi animal mi humain, une silhouette malingre, accablée par cette charge aussi encombrante qu'écrasante. Que peut être ce bizarre corps raide et gonflé, attifé d'un manteau dont les manches pendent en avant, comme si les bras manquaient ? Dans la quasi obscurité de la nuit finissante, sous un ciel bas à peine teinté d'un gris sale, comment deviner à quelle espèce cet être appartient ? Un homme mutilé, membres coupés ? Un sanglier grotesquement déguisé ou quelque animal mystérieux venu d'un autre âge dans cette terre de légendes ? Titubant, le porteur s'effondre dans l'herbe détrempée. Si un inconscient osait fréquenter la nuit ce lieu terrible, il verrait que c'est une femme qui se relève péniblement et recharge tant bien que mal son fardeau. Elle se traîne encore quelques mètres. Enfin, elle atteint les bords du gouffre caché par les buissons : la mystérieuse Fosse Noire, où le diable lui-même – ou tout au moins quelque korrigan – cache ses proies pour les torturer à l'aise par les nuits sans lune. Les ronces et les houx lui déchirent les mains. Elle les écarte tant bien que mal, pose sa charge et réunissant ses dernières forces, la fait glisser au risque d'être elle-même entraînée... Elle recule, glane çà et là des branchages, des tiges hérissées d'épines et les entasse pour effacer les traces de son passage. Enfin elle se redresse, s'essuie le front avec sa manche déchirée. Outre les griffures, des traînées verdâtres maculent son visage exsangue. Tête baissée, elle marmonne une prière, mais quel dieu pourrait l'entendre ? Elle n'ose pas reprendre largement son souffle tant les relents nauséabonds de la Fosse la suffoquent. Il faut partir, fuir au plus vite cet endroit maudit. Quelle épouvante l'a précipitée, dans cette aube à peine naissante, au creux de ce lieu de terreur ? Elle qui passe pour avoir peur de son ombre mesure soudain le risque qu'elle a pris, veut enfouir dans l'oubli ce qui l'a forcée à le prendre, et court, éperdument, de toute la force de ses jambes tremblantes...

\*\*\*

C'est la boulangère qui a donné l'alerte jeudi matin. Toutes les nouvelles de Ploualan arrivent dans sa boutique et en repartent, commentées et enrichies.

— Je me demande pourquoi mademoiselle Blanche n'est pas venue hier. Et ce matin, à onze heures passées, sa demi-baguette de campagne est toujours là.

— C'est bizarre ! s'exclame la gouvernante du Docteur Parelle qui attend son tour. Figurez-vous qu'hier, elle avait rendez-vous et le docteur ne l'a pas vue. Il était tout surpris qu'elle n'ait pas téléphoné, elle toujours si correcte. S'il n'avait pas eu autant de monde, il aurait fait un saut chez elle.

À Ploualan, tout le monde connaît cette pauvre Blanche et de bonnes âmes sont aussitôt allées rôder autour de sa maison grise, un peu à l'écart du village. Aux appels vigoureux, seul le silence a répondu, interrompu par les aboiements du chien obèse et pelé qui d'ordinaire ne quitte jamais sa maîtresse. Sitôt l'information répandue, la gendarmerie a été investie par une dizaine de citoyens excités. Il ressortait de leurs vociférations qu'il fallait se rendre toutes affaires cessantes chez Blanche, fouiller sa maison et son jardin, la retrouver, vivante ou morte...

— Et si elle était partie en voyage ? Elle en a tout de même le droit !

— Et vous, si vous faisiez votre devoir ! clame la boulangère en rupture de boutique. Vous vous prélassiez, pendant qu'on est peut-être en train de l'assassiner...

C'est que la famille de Blanche avait la vocation de la tragédie. Les aventures du fils Kerguérec avaient alimenté les discussions de comptoir au Café des Sports, les racontars des commères au marché et même les palabres distinguées dans le salon du notaire ou du médecin. Pensez donc ! Un enfant de Ploualan impliqué dans un braquage de banque et assassiné par ses complices ! Inépuisable sujet de conversation... On baissait seulement la voix pour évoquer le triste sort des parents de cet individu et de sa sœur, la pauvre Blanche, si pâlotte, si effacée, avec son air désolé et ses épaules voûtées. Madame Kerguérec d'abord, son mari peu après, étaient morts, minés par le chagrin. Blanche était restée seule dans la grande maison. Il y avait huit ans que l'affaire avait été jugée et les bandits mis sous les verrous. Pour que le feuilleton soit tout à fait achevé, il ne manquait que d'avoir retrouvé le

butin. Les deux truands arrêtés accusaient Yann Kerguérec d'avoir tout gardé. D'après leur récit, c'était pour le décider à révéler sa cachette qu'ils l'avaient tenu par les pieds au-dessus du vide, au huitième étage d'un immeuble promis à la démolition. Ils juraient que sa mort était un déplorable accident, accusaient leur « sacrée poisse » et protestaient de leur affection pour Yann – « notre pote, tout de même, monsieur le juge ! ». Leur véhémence n'avait pas convaincu les jurés. Les deux complices purgeaient donc une peine consistante, avec l'angoisse des lendemains impécunieux puisqu'ils n'avaient tiré aucun profit de leurs activités.

Escorté du gendarme Marchand – voix de stentor et cheveux en brosse – le brigadier Corentin, l'allure stricte et le pas ferme, se rend au domicile de Blanche Kerguérec. Toujours célibataire à bientôt quarante ans, elle végète dans cette vaste maison entourée d'un jardin démesuré devenu une friche, pour ne pas dire une jungle. Sombre façade, grille rouillée, girouette criarde : un cadre idéal pour un film d'horreur. Le portail grince, la peinture des volets de bois s'écaille, le crépi lépreux se détache par plaques. Seule la niche du chien jaune qui fait cliqueter sa chaîne est presque neuve. Pour défendre son territoire, l'animal montre les dents, hérisse ce qui lui reste de poil.

Les deux hommes ralentissent et grimpent d'un pas circonspect les marches disjointes du perron. Marchand se retourne vers son supérieur, lui glisse à mi-voix :

— La porte d'entrée a été fracturée... Ça se voit pas de loin, mais elle est fendue de haut en bas.

Une simple poussée, et la porte mutilée s'ouvre. Dans le vestibule, pas de désordre apparent. Contre le mur, un coffre massif est fermé, de même que la penderie en chêne. L'antique téléphone à cadran rond est correctement raccroché.

La visite des autres pièces du rez-de-chaussée offre l'image d'un intérieur austère et vieillot mais en ordre. Meubles pesants, rideaux fanés, miroirs piqués, lustres de cuivre terni, poisson rouge solitaire dans un bocal à l'eau dormante, rien ne paraît avoir été bousculé. Dans la chambre, le dessus de lit de coton blanc est bien tiré. L'équipement de la salle de bains et de la cuisine est d'origine mais la propreté de ces pièces est méticuleuse. Une odeur âcre d'eau de Javel y flotte. Les pièces de l'étage sont manifestement

condamnées, des housses enfermant tous les meubles. Le grenier, lui, est un nid à poussière : Blanche doit avoir renoncé à y pénétrer.

Partout, silence et vide. Ou bien la maîtresse des lieux les a désertés, en s'appliquant à les laisser impeccables ; ou bien un individu malfaisant est passé par là, et pris de scrupules inattendus, a réparé les désordres causés par sa venue.

Reste la cave. Un escalier très raide y plonge. Faute de savoir où se trouve l'éclairage et même s'il y en a un, Marchand va prendre une lampe-torche dans la fourgonnette. La lumière crue inonde l'escalier vétuste, en bois vermoulu mais d'un blanc jaunâtre, ce qui étonne les visiteurs. Les relents de l'eau de Javel, l'humidité du bois dont les fibres se redressent parlent d'eux-mêmes. Ici comme pour le sol fraîchement briqué de la cave, on s'est appliqué à effacer toute trace.

Le gendarme trouve enfin l'interrupteur qui commande l'unique ampoule nue. Dans son halo jaunâtre, on découvre un vaste local bas de plafond, véritable capharnaüm où s'entassent des caisses, des outils de jardin, des bâches, des bouteilles vides, tout ce que des générations ont accumulé et que l'unique occupante de la maison serait bien en peine de déplacer ou de trier. Deux autres gendarmes sont venus en renfort, avec un projecteur puissant ; les objets entassés projettent leurs ombres sur les murs suintants. L'humidité glace les enquêteurs. Ils s'attaquent avec énergie à ces amas hétéroclites qu'ils fouillent en maudissant le goût des propriétaires pour la conservation des reliques. Soudain, l'un d'eux pousse un juron :

— Bon Dieu ! J'ai enfoncé ma main...

Le projecteur est dardé sur l'endroit qu'il désigne. Tous retiennent leur souffle.

— Elle est là ? interroge le brigadier.

— Il y a quelqu'un, en tout cas, chef ! D'ailleurs, ça se sent...

L'odeur est bien là, en effet, douceâtre, encore discrète, couverte par les effluves du chlore, mais elle s'impose de plus en plus au fur et à mesure que les hommes déblaient. Après dix bonnes minutes du sinistre travail, un corps apparaît, les bras d'abord, croisés sur la poitrine, les jambes, la tête enfin, renversée en arrière, les yeux et la bouche grands ouverts. Il y a un moment de stupeur.

— Mais... mais... bafouille le gendarme le plus proche du cadavre, ce n'est pas elle... C'est un mec... un homme, je veux dire.

Le constat est sans appel. On attendait la dépouille d'une petite femme malingre, on a un solide gaillard aux joues râpeuses, dans les trente-cinq ans, portant un pantalon et un pull noirs, avec une gourmette dont la plaque proclame qu'il s'appelait Marco.

— Je le reconnais, chef, s'écrie un des gendarmes. C'est Marco Pietri, l'une des vedettes de l'affaire Kerguérec. Il venait juste d'être mis en conditionnelle pour bonne conduite ! Bonne conduite, tu parles !

— Il aurait mieux fait de rester en cabane, puisqu'il s'y conduisait si bien, conclut un autre, en guise d'oraison funèbre.

— Tout ça ne nous dit pas où se cache la propriétaire ! grogne Corentin. Il y avait sans doute un ou plusieurs autres visiteurs diablement actifs pour que ce costaud soit estourbi et la pauvre dame évaporée.

L'enquête démarre, avec le souvenir de l'affaire Kerguérec en toile de fond. Les traces de lutte – car il y bien dû avoir lutte, et féroce ! – ont été effacées par le grand ménage. L'autopsie révèle que la mort remonte au mardi dans la nuit. Le corps, outre des fractures aux jambes, porte de nombreuses marques de coups, provoqués par plusieurs outils, l'un gros et pesant, les autres pénétrants. Rien de très surprenant : la cave de Blanche offre toutes les ressources nécessaires à un massacre.

Les gendarmes s'intéressent au passé de Pietri, à son entourage. Par acquit de conscience, ils organisent une surveillance de la maison : il est certain que le taulard libéré ne venait pas pour évoquer le bon vieux temps avec la sœur de son pauvre ami défunt. Le troisième larron est encore incarcéré, mais il peut avoir des bons copains qui auraient suivi Marco, juste pour prendre des nouvelles du butin et stimuler son sens du partage. Corentin laisse un gendarme, grelottant dans l'abri de jardin d'où il voit l'entrée de la maison, attendre une visite hypothétique.

La deuxième nuit, le ciel est couvert, sans une étoile. De temps en temps, une pluie froide et fine s'égoutte.

— Quel sale temps ! grommelle Marchand, guetteur transi, qui évoque avec nostalgie la couette à ramages de son lit.

Soudain, l'homme dresse l'oreille. Perçant le clapotement de l'ondée, un grincement l'alerte, le gémissement d'une mécanique mal huilée. Il écarquille les yeux, se tient en arrêt

et sursaute en entendant des jappements pressés. Le chien pelé sorti d'on ne sait où bondit près d'une forme noire qui conduit à la main un vélo antique. L'animal pousse des cris plaintifs, saute, manque de renverser l'arrivant qui, pas du tout effrayé, lui dispense caresses et bonnes paroles. Le gendarme éberlué constate que l'arrivant est une arrivante : Blanche Kerguérec, toujours aussi fluette mais bien vivante, parle à son compagnon à quatre pattes :

— Tais-toi, mon Brisquet. Ne fais pas de bruit. Je vais te donner ta pâtée. Calme-toi, mon petit bonhomme...

Au lieu de se diriger vers l'entrée, elle ouvre une porte de service dissimulée par une rangée de lauriers-palmes. Quand le gendarme l'interpelle, elle pousse un cri d'effroi en se retournant sur la silhouette trapue qui se dresse dans l'obscurité. Une fois dans la maison, Blanche répond à ses questions avec un embarras manifeste.

— J'ai dû m'absenter pour aller voir une amie malade... Je ne pouvais pas savoir que ma maison avait été cambriolée... À première vue, non, je ne vois pas ce qu'on a pu me prendre... Quoi ! Qu'est-ce que vous dites ? Un mort chez moi ! C'est impossible ! Marco Pietri ? Non, ça ne me dit rien... Je ne sais pas qui c'est...

Marchand se sent dépassé. Il juge opportun d'alerter son chef d'urgence. En l'attendant, il prépare maladroitement un café pour Blanche qui tremble de froid ou de terreur. Par la même occasion, il s'en sert un dans lequel il entasse quatre sucres « pour s'éclaircir les idées », dit-il.

Quand le brigadier arrive, Blanche paraît avoir retrouvé un certain sang-froid. Elle déclare qu'elle est libre d'aller et venir sans en informer toute la population. Cependant, elle admet qu'on peut lui demander des explications.

— Je suis absente de chez moi depuis trois jours. Je suis revenue pour nourrir mon chien. Je lui avais laissé de quoi manger, mais il a un appétit d'ogre, vous savez.

—Vraiment ? dit Corentin avec un petit sourire. Je comprends, mais je souhaiterais obtenir de vous d'autres précisions. Où peut-on parler tranquillement ?

Blanche fait asseoir le brigadier sur le canapé du salon, elle-même se contentant d'une chaise. Sur un buffet de noyer noirci par le temps trônent des portraits de famille dans des cadres de bois doré. Yann y figure en bonne place. Elle rougit en expliquant qu'elle a ressorti sa photo des cartons où sa mère l'avait exilée, après les événements :

— Il reste mon grand frère, malgré tout.

— Personne ne peut vous reprocher vos sentiments familiaux. Mais ce que j'attends, ce sont toutes les informations que vous pourriez avoir sur le meurtre qui a eu lieu mardi à votre domicile...

Pendant plus de deux heures, il n'obtiendra de Blanche que des dénégations. Elle n'est au courant de rien, elle n'était pas là, elle ne tient pas à dire où elle a passé ces trois jours parce que la personne qui l'a reçue l'a fait en cachette de ses proches.

— Bien des gens préfèrent ne pas dire qu'ils me fréquentent... On a tellement jasé sur ma famille...

— Personne ne peut témoigner de l'endroit où vous vous trouviez ? En trois jours, vous avez bien rencontré des gens, fréquenté des magasins, des restaurants...

Blanche secoue la tête. Elle parle peu, a des besoins limités, ne va jamais au restaurant... À la fin, découragé, Corentin déclare qu'elle ne doit plus quitter le village. Il promet d'envoyer au plus vite un menuisier pour réparer la porte, informe Blanche que son domicile restera sous surveillance, se retire poliment. La pauvre Blanche passera le reste de la nuit à guetter les bruits de la maison déserte, blottie dans un fauteuil, son chien écrasant ses genoux.

Dès le lendemain, les recherches reprennent. Sous les yeux de Blanche qui s'applique à paraître détachée, des spécialistes se livrent à un examen minutieux des lieux. Elle cherche à apaiser Brisquet qui rôde près de l'escalier en grognant.

— Il a l'habitude d'aller à la cave ? interroge un des enquêteurs.

— Non, mais ça l'affole, tous ces gens. Il n'a jamais vu tant de monde à la fois.

— Élucider un meurtre, ma petite dame, c'est sérieux. C'est bien chez vous que ça s'est passé ! Ce type a été sauvagement frappé, même après sa mort. Désolé de vous choquer avec de tels détails, mais il est certain qu'on s'est acharné sur le cadavre...

Blanche est blême.

— Vous ne vous sentez pas bien ? Allez vous reposer un moment dans votre chambre. Tenez, voilà justement le médecin qui devait vous voir...

— Moi ! Je ne suis pas malade ! Je ne veux pas...

—Allons, c'est dans votre intérêt. Vous devez vous soumettre à cet examen.

Blanche est de plus en plus pâle. Elle comprend que ses refus ne serviront à rien. Elle reste silencieuse pendant que le docteur Parelle observe des marques de liens à ses poignets, à ses chevilles, des ecchymoses récentes à ses bras. Le médecin perplexe rend compte de ses constatations à Corentin : cette fois, Blanche va devoir s'expliquer !

Recroquevillée dans un fauteuil face au policier dont le regard ne la lâche pas, elle paraît écrasée sous le poids d'une angoisse insurmontable.

— Si vous refusez de dire ce que vous savez, je vais devoir vous emmener. En vous taisant, vous vous rendez complice de l'assassin. Nous avons déjà trouvé bien des indices troublants qui demandent des explications.

Il désigne, jetées dans une caisse, une longue corde et une robe grise maculée de taches d'origine diverse, blanchâtres, brunes, grasses...

— Nous avons vidé votre conteneur à ordures. Cette robe ne serait-elle pas à vous ? Pouvez-vous expliquer d'où proviennent ces taches ? On pense à de l'eau de Javel et à du sang. Étrange, vous ne trouvez pas ? On va procéder à des analyses...

L'enquêteur est gêné de tourmenter cette femme apeurée, si évidemment inoffensive. Il est convaincu qu'elle a été le témoin terrifié d'une scène affreuse, qu'elle est sous le coup d'une menace. C'est alors que Blanche se redresse, respire un grand coup, le regarde bien en face et prend la parole d'une voix basse mais nette :

— Je vais tout vous dire. C'est moi qui l'ai tué. Ne me regardez pas comme ça, je ne suis pas folle. Oui, c'est moi et finalement, je ne regrette pas ce que j'ai fait.

Devant l'homme abasourdi qui ouvre de grands yeux, elle entame sa confession :

— Mardi soir je lisais dans le salon, mon chien à côté de moi. J'ai entendu un craquement terrible. J'étais tétanisée. Brisquet a filé sous la table. La porte a été poussée comme si un ouragan entraînait dans la pièce. Pietri s'est dressé devant moi. Je l'ai reconnu tout de suite : il venait souvent voir mon frère et ils repartaient ensemble. Il m'a dit que mon frère l'avait bien eu, qu'il avait voulu garder tout le magot pour lui, que c'était un traître, un salaud. Il s'approchait de moi, il me fixait ... « Tu dois savoir où il a caché l'argent. Tu vas me le dire sans faire d'histoires. J'attends depuis huit ans et ma patience est à bout. Après, c'est promis, je partirai. »



Mon frère disait toujours que ses affaires étaient des histoires d'homme qui ne regardaient pas les bonnes femmes. Quand j'ai essayé d'expliquer ça à Pietri, il a ricané et m'a dit que les bonnes femmes avaient des yeux et que j'avais tout intérêt à bien chercher dans ma mémoire. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est de me mettre à pleurer. Il a dû trouver que j'étais tellement minable que je ne savais même pas mentir et qu'il ferait mieux de chercher lui-même. Il a quand même tenu à m'épouvanter : « Je vais aller faire un tour à la cave, d'abord. Mais quand je remonterai, si j'ai rien trouvé, je saurai bien te faire parler. » Il a sorti une corde de son grand sac. Il m'a forcée à mettre mes bras derrière mon dos et il m'a attachée au fauteuil. La corde était longue, il a pu aussi attacher mes chevilles. Ce n'était pas difficile. Je ne me débattais même pas. Il aurait suffi qu'il m'interdise de bouger, j'aurais obéi. Puis il a ouvert la porte qui mène à la cave.

C'est alors que j'ai entendu un grand fracas, des jurons, quelque chose de lourd qui dégringolait, puis plus rien. Je me suis souvenue que j'avais posé sur la première marche une grosse bonbonne en verre épais. Il faut que je vous dise que ma mère aimait faire mariner longtemps des herbes dans l'huile. Ça sentait si bon ! Oh ! je ne fais pas beaucoup de cuisine pour moi toute seule, mais j'ai gardé cette habitude. Il avait dû heurter la bonbonne, la renverser et tout l'escalier a été couvert d'huile. Après, il a glissé et s'est cassé quelque chose en tombant.

J'ai brusquement retrouvé un peu d'énergie. J'ai appelé Brisquet qui s'est décidé à sortir de sa cachette. Ça m'a réconfortée. J'ai réussi à dégager une de mes mains : la corde n'était pas très serrée. Pas besoin de s'appliquer avec une imbécile paralysée par la frousse. Seulement, une fois libérée, j'ai senti monter une colère comme je n'en avais jamais connue. Ah ! j'étais la pauvre Blanche, qui est bête, qui obéit, qui ne compte pas ! Ce type était comme mon frère que j'aimais bien, pourtant, mais qui nous avait détruits, mes parents et moi. Eh bien, lui, il allait payer.

Je n'ai plus pensé au danger. Je suis descendue à la cave, en m'accrochant à la rampe de toutes mes forces, sans savoir ce que j'allais faire... Il était affalé par terre. Il geignait, répétait que ses jambes lui faisaient mal. Il me tournait le dos. Je lui ai dit de ne pas bouger, que j'allais l'aider. Il n'a même pas pensé que j'étais plus forte que lui maintenant qu'il était aplati au sol, barbouillé d'huile, incapable de se relever. Entre deux gémissements, il a braillé : « Tâche de te secouer un peu, pauvre gourde ! Si tu ne me soignes pas

correctement, mes copains et moi, on te le fera payer... » Alors, sans réfléchir, j'ai pris un maillet sur l'établi de mon père et je lui ai donné un grand coup, au hasard... Le maillet l'a atteint à la nuque. Ce silence, d'un seul coup. Je crois que j'entendais mon cœur battre. Je suis restée sans bouger une minute puis il m'est venu comme un énorme besoin de me défouler : j'ai pris une pioche et j'ai tapé, de toutes mes forces. Il y avait du sang partout. C'était dégoûtant. J'ai continué jusqu'à ce que la pioche me tombe des mains. Je me suis assise sur une marche de l'escalier. Je suis restée comme ça longtemps. Et puis je me suis dit qu'il fallait agir. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force de déplacer des bâches, des caisses pour le traîner derrière, le recouvrir... Après, il a fallu que je nettoie. J'ai cru que je n'en sortirais jamais : partout de l'huile, du sang et ce désordre... Quand j'ai fini de nettoyer, il était trois heures du matin.

Blanche se tait, n'ose pas regarder Corentin. Celui-ci se demande comment un juge d'instruction considérera cette légitime défense muée en crime sauvage... Il s'oblige à poser une dernière question :

— Vous ne pouvez vraiment rien dire de la cachette du butin ?

— Mon frère pensait qu'il valait mieux que je ne sache rien. Je vous l'ai dit...

— Mais après sa mort, vous avez bien dû chercher ?... Vous avez peut-être fini par trouver quelque chose ? Après ce qui s'est passé dans la cave, est-ce que vous n'auriez pas intérêt à dire tout ce que vous pouvez avoir découvert ?

Blanche lève sur Corentin les yeux inquiets d'une gamine qui essaie à tout prix de s'interdire de confesser une très grosse bêtise. Il se fait paternel :

— Eh bien, Blanche, qu'est-ce que vous devriez me raconter ?

Elle vient d'avouer un meurtre, avec ses détails. Pourtant, elle se demande encore si elle doit aussi parler de la chose qui dort dans la Fosse Noire. Et si l'aveu de cette faute ajoutée au crime lui faisait perdre la compassion de ce policier ? Elle pousse un gros soupir. Tant pis. Il faut en finir. C'est trop difficile de garder ce poids pour elle seule :

— Il y avait le mannequin...

— Le mannequin ?

— C'est-à-dire que... La cachette...

— Quoi, la cachette ? Vous la connaissiez ? Vous avez menti à Pietri ?

Dans le regard du gendarme bourru, habitué à rudoyer des individus de sac et de corde, Blanche voit beaucoup de pitié et une sorte de sympathie. Confiante ou résignée, elle lâche son dernier secret :

— Pour tout vous dire, je venais de la trouver, la cachette. C'était vendredi dernier. Tout est parti de mon manteau qui était tout usé. C'est cher, un manteau. J'ai cherché dans l'armoire de mes parents le manteau gris de ma mère, celui des grandes occasions. Mais je nageais dedans. Je me suis dit que j'arriverais à le rétrécir et pour ça, j'ai voulu l'installer sur son mannequin de couturière. Vous savez : un corps de femme sans bras sur un socle de bois. Quand j'étais petite, elle s'en servait pour fabriquer ses robes. Elle l'avait mis à la cave depuis longtemps. Je l'ai remonté. Il était en mauvais état, son rembourrage faisait des bosses. J'ai voulu les aplatir, le tissu a craqué et.... Il était plein, monsieur, plein de billets ! Tout cet argent volé ! Qu'est-ce qu'on allait penser de moi ? J'ai mis le manteau gris dessus, bien fermé, et j'ai commencé à réfléchir. C'était compliqué. Je ne savais pas quoi faire. Le mannequin était toujours là couvert par le manteau quand l'autre est arrivé...

— Et vous n'avez pas préféré tout lui dire, pour qu'il prenne l'argent et vous laisse tranquille ?

— Qu'est-ce qui vous dit qu'il m'aurait pas tuée quand même ? C'était un mauvais, celui-là. Et puis, ce n'était pas juste. Il avait tué Yann, il n'allait pas en plus avoir l'argent. Je voulais rien lui dire, c'est tout. Quand il a été... euh... caché dans la cave, tout ce que j'ai pensé, c'est qu'il n'y avait qu'un endroit où mettre cet argent maudit : au marais, là-bas. Il faut vous dire que j'avais plus trop ma tête. Et au petit matin, j'ai porté le mannequin dans la Fosse Noire. Je me demande comment j'ai pu y arriver. Il y est encore, sauf si le diable l'a pris.

Elle parle très vite, maintenant. Elle a compris que la suite des événements ne lui appartenait plus. Elle raconte d'une voix monocorde :

— À la maison, J'ai pris un morceau de pain qui restait, j'ai attaché Brisquet avec sa gamelle pleine et une bassine d'eau et je suis partie sur mon vélo pour aller me cacher dans l'ancienne ferme de ma grand-tante. Personne n'y habite depuis qu'elle est en maison de retraite. Je me suis allongée sur un vieux matelas et j'ai dormi. Le lendemain et la nuit suivante, je sombrais par moments puis je passais des heures à me demander ce que j'allais

devenir. Enfin je me suis souvenue que mon chien était attaché, qu'il n'avait plus rien à manger. C'est à cause de lui que je suis rentrée.

\*\*\*

Corentin a promis à Blanche de garder Brisquet le temps qu'il faudrait pour qu'elle retourne chez elle en attendant son procès. Il veut croire que la légitime défense sera retenue et que la justice se montrera clément.

Quand des hommes dûment protégés par leurs scaphandres étanches ont récupéré le coffre-fort improvisé, emballé dans le manteau des dimanches de feu madame Kerguérec, après avoir respiré goulument de grandes bouffées d'air frais, ils ont décrit à grand renfort de gros rires le résultat piteux de leurs fouilles. Le butin pour lequel deux hommes avaient perdu la vie était doublement perdu, lui aussi. Les liasses de billets étaient devenues des paperasses détremées, à peine lisibles ; d'ailleurs, même s'ils avaient été récupérables, ces billets n'étaient que des francs, monnaie défunte ayant dépassé la date d'échange. Le trésor obsolète ne valait plus rien, sous l'effet conjugué des monstres de la Fosse Noire et du sacre de l'euro...

**FIN**